

COMBAT ★ LES LETTRES ★ COMBAT

# BARRÈS ET GIDE AU LIBAN



André GIDE  
(par Vallotton)

L'EVACUATION des troupes françaises, le récent voyage d'André Gide et des vacances personnelles passées au Liban, m'ont incliné à relire dans une vieille édition trouvée à Beyrouth, l'« Enquête aux pays du Levant ». Elle m'avait beaucoup plu l'année de sa publication (1923). Ah ! (pour user du style de l'auteur) que les ouvrages de l'esprit vieillissent vite et aussi vite, quoi qu'en dise, que ceux du corps ! Il y a trop de points d'exclamation et d'interrogation dans ce livre-là, trop de « secrets » à percer, de « fièvres » à susciter, d'« âmes » à interroger, de « musiques » à écouter ; je passe sur les frissons, les vertiges, etc. Quand un artiste vieillit, il se sert de ses procédés qui étaient autrefois ses modes d'expression spontanés ; on voit la trame de sa tapisserie. Trop de morceaux, trop de couplets. Une quantité de mesures pour rien. C'est dommage : il y a de longs chapitres, comme « le voyage aux châteaux des Assassins » et « Konia, la ville des danseurs » qui peuvent et doivent être relus.

Barrès est un des rares Occidentaux qui, sans souci d'érudition inutile, ou en utilisant l'histoire sans s'en faire prisonniers, se sont passionnés pour les surprenantes inventions spirituelles de l'Orient. Le portrait qu'il trace du Vieux de la Montagne et de Djelal-el-Din sont captivants et donnent envie aux plus « vieux » des lecteurs de les mieux connaître. Entre parenthèse, il est dommage qu'il n'ait pas entendu parler d'Aboul-Ala, le poète philosophe syrien, quasi-contemporain d'Omar Khayyam. Enfin, c'est une enquête qui survit aux circonstances : il s'agit de problèmes qui se posent toujours à un certain nombre d'« âmes » : ceux que ne croient pas que l'humain se confonde avec le social. Barrès est un de ceux-là ; mais comme il ne l'est pas complètement, comme il veut même l'être de moins en moins, il est gêné et il nous gêne.

Quand il poursuit son enquête sur l'enseignement du français, il baille de temps à autre : c'est bien ennuyeux, ces réceptions, ces discours : va-t-il rendre visite au Tchélébi (ou chef des derviches), il se réveille, et nous en même temps. Puis il se croit obligé de justifier ses goûts. Il parle de la France à tout bout de champ. Cela ne devait pas être pour déplaire aux Libanais — tout au moins aux chrétiens qui tournent plus que jamais leur regard vers la France. Rien qu'ils aient été déçus par elle (ils supposaient aux Français les mœurs et les idées irréprochables des Suisses et des Canadiens). Et l'on ne peut certes pas reprocher à un Français d'aimer la France, de chercher à la faire aimer. Le « âcheux », c'est qu'il considère la

par Jean GRENIER



Maurice BARRÈS  
(par Vallotton)

pensée française comme étant la vérité en soi — non pas simplement comme portant des vérités universelles. Il veut que chaque nation ait sa vérité propre, préférable par conséquent pour elle à celle de toutes les autres.

Ce dilettantisme choque aujourd'hui tout le monde : les uns trouvent que Barrès ne croit pas assez, les autres qu'il croit trop. En général, on pense que Barrès n'aime pas la France, comme il le faudrait. Mais comment faut-il aimer la France ? Faut-il l'aimer, comme Montaigne aimait La Boétie : « parce que c'était lui, parce que c'était moi » ? Ceci conduit à considérer comme bon tout ce

qui est français, et juste tout ce qui sert à la France.

André Gide qui, à Beyrouth, n'a pas voulu se dérober à une confrontation avec l'ombre de son prédécesseur, dénonce dans sa conférence du 17 avril dernier (1) cette opinion de Barrès qu'il ne pouvait y avoir, en morale, rien d'universel ni d'absolu ; mais seulement des vérités particulières, opportunes, circonstanciées par les événements et les lieux. Le vrai, le bien étaient choses relatives, et chacun de nous devait le comprendre, écoutant la leçon, la dictée de la Terre et des Morts. Une telle idée justifie l'image favorable que chaque nation tend à se faire d'elle-même ; elle peut être retournée contre celle qui l'a lancée la première. Gide préfère la morale de Kant, cette doctrine déclarée malsaine par Barrès, et qui s'établit sur des principes généraux. Au moins, celle-là vaut pour tout homme. La bonne manière d'aimer la France, c'est de la considérer comme la patrie de l'universel ; et ce que dit Gide du dialogue intérieur entre l'esprit de tradition et l'esprit critique, entre Montaigne et Pascal, Voltaire et Bossuet, Valéry et Claudel est très convaincant. Le nationalisme est chose absurde, particulièrement quand il s'agit des choses de l'esprit.

Il faut dire que Barrès n'a pas poussé dans son Enquête ce nationalisme à ses conséquences extrêmes, loin de là. Dans le dernier chapitre, intitulé « Mes conclusions », il s'efforce de démontrer que la culture française représente ce qu'il y a de meilleur dans la civilisation occidentale : « Nos notions du droit et du devoir, le respect des personnes considérées comme autre chose

qu'un matériel numain, et l'abstention des sévices corporels... » « Nous vaccinons l'Asie contre ses propres défauts, et cependant l'élément occidental que nous lui apportons tend de moins en moins à détruire ce qu'elle contient de bon. » « La méthode des Duplex et des Montcalm, etc. émancipe au lieu d'assujettir, éveille les consciences au lieu de les endormir, cherche des sympathies et non des soumissions, et voudrait occidentaliser les Orientaux en leur gardant leur meilleur génie. »

Il est évident que Barrès agit sincère et que lorsqu'on lit cette page et encore plus lorsqu'on relit *Les diverses familles spirituelles de la France*, où les Israélites sont mis à l'honneur par un ancien antidreyfusard, on assiste à souscrire à cette parole de Gide : « Je reconnais la leçon de Barrès dans Hitler », tout en étant de son avis en principe.

N'aimons donc que ce que nous avons des raisons d'aimer. Ne croyons que ce que nous avons des raisons de croire. Il s'en faut d'ailleurs que la morale de Kant nous donne satisfaction sur ce point : ses préceptes sont si généraux et si vagues qu'ils ne trouvent pas de point d'application dans la vie journalière ; la manière dont ils sont exprimés, par contre, beaucoup trop du capitalisme prussien. Nous sommes bien éloignés avec eux, des conseils inspirés par une sagesse proche de la vie aux anciens Grecs. La raideur puritaine est aussi insupportable que la casuistique nationaliste. Lorsqu'il a cité Kant, Gide entendait simplement proposer un antidote. Avec ces réserves et ces nuances, nous ne pouvons que l'approuver.

(1) *Souvenirs littéraires et problèmes actuels*. (Ed. les Lettres Françaises, Beyrouth).